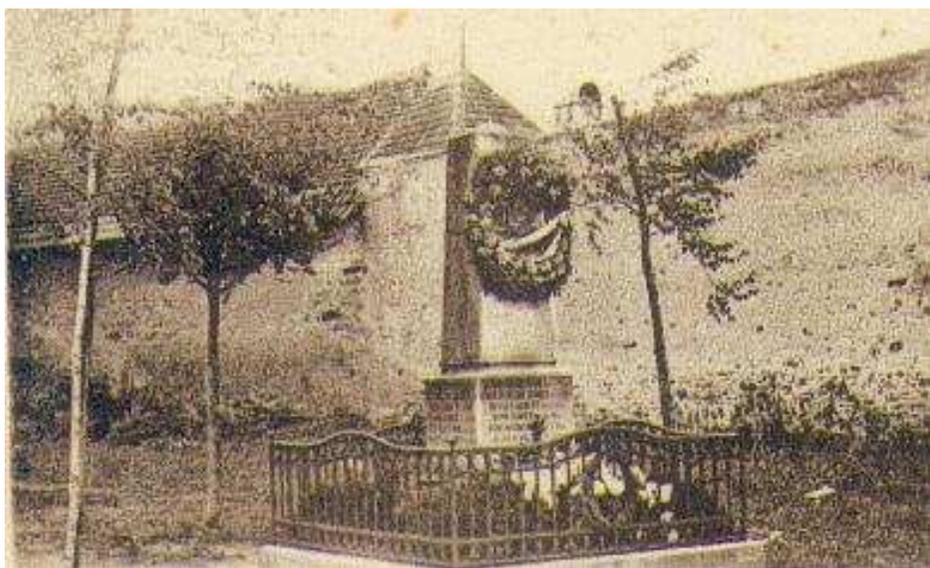


NIEDER'INFOS WAS GET'S NEIS ? « NOTRE MEMOIRE »



Aspect de notre monument aux morts de son origine jusque vers 1942.

1945

2005

60 ans après

MESSIEURS
ROGER BOULEAU,
ANTOINE FURSTENBERGER,
ANDRÉ GRASS,
LÉON GRASS,
GILBERT JECKER

racontent leur guerre ...



TAMBOW

Krimskaya →
Caucasse →
Sotchi →



Cette parution « Notre mémoire » est destinée à sauvegarder le souvenir de ceux qui, originaires ou habitants de Niederhergheim, ont participé à cette deuxième guerre mondiale. Plusieurs combattants et quelques civils ont laissé leur vie, d'autres sont revenus mais ils ne sont plus là pour raconter.

60 ans après, 5 concitoyens ont bien voulu apporter leur témoignage. Ils ne veulent pas se faire passer pour des héros mais aimeraient simplement que l'on n'oublie pas toutes les souffrances endurées par ceux qui étaient sur les différents fronts.



Certains étaient obligés de se battre sous un drapeau déterminé, d'autres ont choisi à temps leur camp mais tous ont souffert et en souffrent encore très souvent dans leur chair. Qui connaît leur histoire ou leur parcours militaire ? Certains en ont peu parlé dans le cercle familial, des enfants apprendront certainement dans ces quelques lignes l'histoire méconnue de leur père. Je m'excuse auprès des personnes qui ont témoigné de n'avoir pas toujours réussi à transcrire ce qu'elles ont vu et vécu et d'avoir ravivé des souvenirs douloureux ... Ces acteurs de la guerre ont fait un effort sur eux-mêmes pour apporter leur témoignage toujours poignant et auraient encore tant d'événements à nous narrer. Tous ont souvent frôlé la mort de près et côtoyé de nombreux morts ... Et malgré tout cela ou, à cause de tout cela, un petit rien les fait sourire.

Les cinq témoignages que vous lirez, permettront, je pense, aux générations qui n'ont pas connu la guerre, de mieux comprendre son déroulement sur divers fronts et le rôle ambigu des Alsaciens qui ont été forcés de combattre (Les Incorporés de Force). Nous pouvons aussi percevoir à travers ces récits les souffrances endurées dans les camps et les horreurs des guerres qui, malheureusement, continuent.

Nous remercions M. le Président de la Fédération des Anciens de Tambow de nous avoir permis d'utiliser des photos parues dans le livre « Le Chemin de la Mémoire » et dans la bande dessinée « Tambow ».

J. BURGER

M. Roger BOULEAU

Je me trouvais à Brest à l'école des apprentis marins dès septembre 1938. Je m'engageai dans ce corps d'armée le 14 mars 1940. A Pâques, je pus profiter d'une courte permission et revoir ainsi, et pour la dernière fois, mon frère aîné qui sera tué au combat en mai. Surpris par les événements, je quittais la France pour l'Angleterre en mai à bord du « Paris ». Je ne me doutais pas que je ne reverrai l'Alsace ... que 6 ans plus tard.

En juillet, départ de l'Angleterre pour le Maroc. Le transport se fit en 10 jours sur un moutonnier - odeurs nauséabondes et insalubrité en prime. Je rejoignis ainsi la cohorte de ceux qui avaient refusé de retourner en France métropolitaine. Je fus ensuite affecté à Oran, à Fort Lamalgue, centre maritime où je restais jusqu'en juillet 1943.

Pendant cette période, les autorités me proposèrent de changer, sur mes papiers, ma date et mon lieu de naissance. Étant Alsacien, si j'avais été fait prisonnier par les Allemands,

j'aurais été considéré comme déserteur. Je refusai.

Dès juillet 1943, les faits se précipitèrent. Un groupe de 150 marins environ fut rassemblé puis transporté sur un navire anglais (des prisonniers allemands s'y trouvaient aussi) à New York pour renforcer l'équipage du « Richelieu », seul cuirassé français opérationnel. Le bateau eut même quelques difficultés, vu sa taille, à passer sous le pont de Manhattan pour se rendre dans l'Arsenal de Brooklyn. C'est là qu'il fut équipé pour ses futures missions. Il faut signaler que ce bâtiment avait été mis à flot à l'Arsenal de Brest en 1939. Il était parti de France en juin 1940, non équipé entièrement, sans munition de gros calibres et sans pièce de rechange.

La vie à bord fut dictée par une discipline extrême de vigilance, de respect de son prochain comme de soi-même. Un relâchement de ces valeurs fut sanctionné sans pitié. Il y allait de la cohabitation harmonieuse de 1600 personnes (de religions et de cultures différentes) formant cette ville forteresse flottante.



Le Richelieu. C'est sous cette tourelle que se regroupaient les marins originaires de l'est de la France lors des loisirs.

Quelques caractéristiques de ce navire : longueur 244 m, 35.000 t (le plus grand cuirassé français de l'époque), une puissance du moteur de 155.000 chevaux soit celle d'une cinquantaine de locomotives, un blindage variant entre 200 et 400 mm, armé de 8 canons de 380, 9 canons de 152 et une centaine de pièces de 100, 40 et 20.

Il possédait une tourelle de 4 canons de 380 dont la partie tournante pesait 2275 tonnes, le poids d'un canon était de 165 t, un seul projectile 800 kg. Un maillon d'une chaîne d'ancre pesait 70 kg. Le « Richelieu » embarquait 6000 t de mazout qui lui permettait de parcourir 20.000 km à la vitesse de 20 nœuds.

En août, le navire fut prêt. Après quelques exercices et un retour en Afrique du Nord, le « Richelieu » fut intégré au groupe «Home Fleet», basé à Scapa Flow qui se trouve dans les îles des Orcades, au dessus de l'Écosse. Son rôle consistait à surveiller la flotte allemande, à sécuriser les convois qui se rendaient du Canada à Mourmansk (Russie) et à participer à l'ensemble des actions tendant à détruire les navires ennemis.

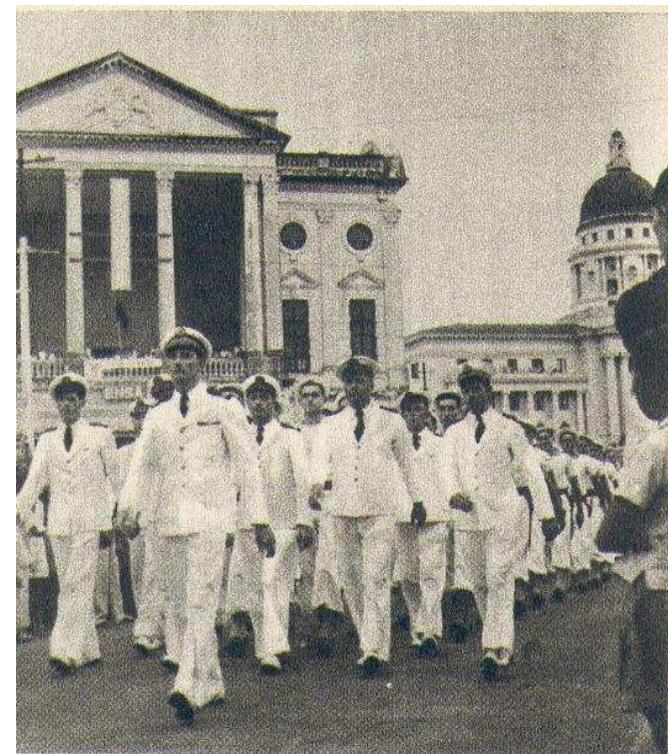
Début 1944, « Le Richelieu » fut intégré au groupe naval « l'Eastern Fleet » basé à Ceylan et sous les ordres de Lord Louis Mountbatten, amiral en chef. Le 21 mars, le cuirassé s'arrêta à Alger pour embarquer du personnel, des munitions, des vivres et surtout ... du vin. Il passa par Port Saïd, le Canal de Suez, la Mer Rouge, Aden pour arriver à bon port le 10 avril. A noter qu'en quelques jours, ce bâtiment et son équipage passèrent d'une température de -40° à $+40^{\circ}$. Les matelots avaient conservé leur tenue d'hiver ... et le navire n'avait pas été conçu pour de telles chaleurs. Certains locaux qui réclamaient la présence de matelots avoisinaient les 50 degrés.

Le « Richelieu » participa au bombardement de plusieurs bases japonaises, à la destruction de navires de guerre nippons et à la protection de l'Armada dans laquelle se trouvaient des porte-avions. Tout en remplissant ses missions près de Sumatra et Java, l'équipage avait été mis au courant de la libération de Paris.

Le « Richelieu » revint à Toulon le premier octobre 44 pour être caréné à Gibraltar et pour moderniser ses installations radar.

Une courte permission me permit de revoir enfin mes parents à St Junien près de Limoges où ils avaient été expulsés dès 1941.

Le 15 mars 1945, le Cuirassé repartit à Ceylan, puis Durban pour apprendre la reddition japonaise le 2 septembre. Le 10 septembre, une mine flottante explosa contre les parois du cuirassé. Grave conséquence pour les marins... la citerne à vin fut fêlée et voilà 12.000 litres de ce précieux et rare liquide perdus.



Singapour : Un détachement du « Richelieu » se rend à la cérémonie de la capitulation.

M. Bouleau a participé à ce défilé.

Malgré la fin officielle de la guerre, des poches japonaises continuèrent à résister sur certaines îles. On forma un commando pour réduire ces îlots de résistance. Je me portai volontaire.

L'entraînement très physique pour ces opérations se fit à balles réelles.

Du cap St Jacques, un groupe fut débarqué pour participer à diverses opérations. La résistance japonaise, composée principalement de tireurs d'élite, fut forte, invisible et imprévisible. Ils étaient camouflés dans les arbres, leur endroit de prédilection.

C'est le 12 novembre 45 que j'ai eu le bras déchiqueté. Transporté sur une charrette "réquisitionnée" qui faisait office d'ambulance, il fallut huit heures à travers la rizière pour atteindre l'hôpital de Mytho où eu lieu l'amputation. Cet hôpital, où officiaient des religieuses françaises très, très dévouées, s'avérait être inadapté pour prodiguer des soins nécessités par mon état. Je fus donc transféré à Saïgon.

Le 23 décembre 1945, je retrouvai à nouveau mon bateau et mes camarades qui me prodiguèrent soins, confort et ... réconfort. Le commandant Geli y veillait personnellement. J'appris alors que plusieurs de mes camarades avaient été tués.

En février 1946, le Cuirasser revint à Toulon où je fus réformé et après un bref passage à l'hôpital de cette ville, je fus renvoyé dans mes foyers.

Je retrouvai enfin les miens, revenus eux aussi à Turckheim.

Hasard de la vie:

En 1950, lors d'une croisière sur le Rhin organisée par les "Anciens", un marin en activité me scruta longuement et puis se présenta. C'était lui qui, ce triste jour de novembre 1945, avait été chargé de "véhiculer" le blessé retrouvé inconscient dans la rizière indochinoise, à l'hôpital de Mitho.

Ce qui me marqua au cours de cette vie de marin, c'est que, dans tous les pays où le « Richelieu » faisait escale, nous, les français, nous étions toujours chaleureusement accueillis.

Pour ses états de services, M. Bouleau a été nommé officier de la Légion d'Honneur et a été décoré de la Médaille Militaire et de la Croix de Guerre avec citations.

Les villes et les lieux cités dans les témoignages suivants, marqués par un astérisque () se trouvent sur la carte page 2.*

M. Antoine FURSTENBERGER

Je fus incorporé au R.A.D. (Reicharbeitsdienst : Service de travail national) en juin 1942 près d'Oldenburg du côté de la mer Baltique. Je travaillais à l'amélioration de l'aérodrome de Vechta*. J'égalisais la terre afin d'agrandir la piste



Collection J.T/FAT

Déchargement d'un convoi de prisonniers en route vers le camp.

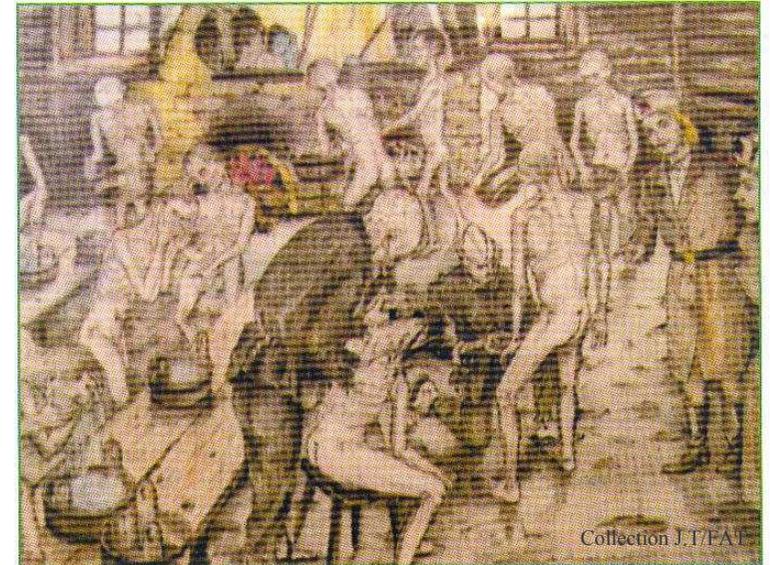
d'envol des Messerschmitt ME 110 et ME 111. Chaque nuit la base était mise en alerte car elle était régulièrement survolée par les bombardiers anglais. Un soir, j'assistai au décollage d'un Messerschmitt qui abattit un bombardier. Celui-ci prit feu, retomba en plein milieu de l'aérodrome et explosa en mille morceaux sous l'effet des bombes qu'il transportait. Le lendemain, je participai au déblaiement. Mon équipe dut ramasser tous les morceaux, petits ou grands. Je vis que la nationalité des aviateurs du bombardier était Néo-Zélandaise grâce aux insignes qu'on entrevoyait sur leurs tenues calcinées.

Après Noël 1942, je fus démobilisé de la R.A.D. et tout de suite engagé dans la Wehrmacht le 16 janvier 1943. Je n'avais alors que 19 ans (c'était la plus jeune classe à être engagée à ce moment là). Ma formation militaire se fit dans une garnison en Tchécoslovaquie, à proximité de Prague comme Chasseur Alpin.

Le lundi de Pâques 1943, je partis pour le front. Mon bataillon fut rassemblé près de Weiden en Allemagne, puis suivirent 14 jours de voyage en train dans des wagons pour les transports de troupes sans savoir où nous irons. Soudain, la Mer Noire* nous apparut. Partis d'Odessa*, nous sommes allés en Crimée* où j'ai embarqué sur un bateau à Kertsch* pour rejoindre le Caucase*.

Là, je participais à la défense de la tête de pont à Krimskaya* que les Allemands tenaient encore face aux Russes après un premier repli. Non loin de là se trouve Sotchi*, au bord de la Mer Noire, lieu de résidence d'été de toutes les personnalités russes...

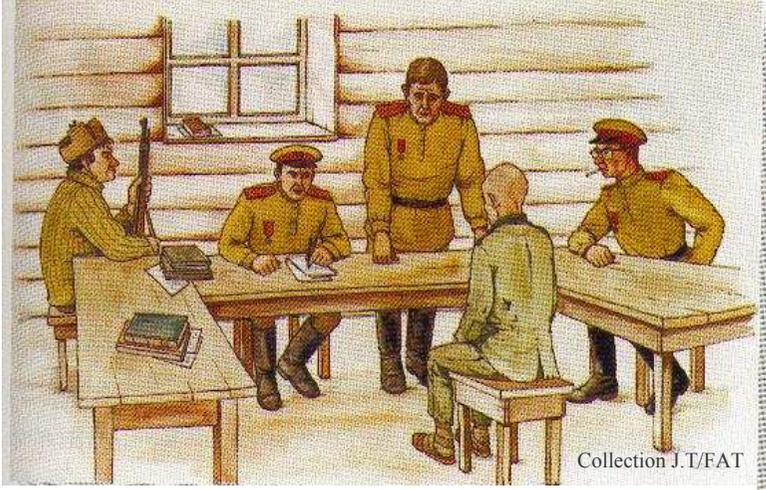
Pour les soldats arrivants au front, de la liqueur était offerte à chacun. Ceci nous rendit gai, on en devenait presque fou à tel point qu'on a même chanté la Marseillaise. Voyant cela, les Allemands disaient qu'on allait



Séance de « nettoyage » des prisonniers vue par Thiam (Musée d'Histoire et de Tambow, Amnéville-les-Thermes). (Photo N. Mengus)

gagner la guerre. Cette boisson nous donnait du courage et nous permettait surtout d'affronter les épreuves du lendemain. Du côté russe c'était pareil, la vodka coulait aussi à flot. Les officiers nous prévenaient que si le soir, nous entendions au loin les Russes chanter, c'est que des troupes fraîches étaient arrivées et qu'une offensive était prévue le lendemain. Cela se vérifia chaque fois.

Le moment le plus effroyable et le plus horrible était quand les offensives adverses commençaient par un "Trommelfeuer", un feu roulant orchestré par les "orgues de Staline". C'était



Au pilorama: interrogation de prisonniers. Ils se terminaient qu'après avoir livré de nouveaux renseignements intéressants pour l'U.R.S.S.

l'enfer, c'est indescriptible. On se demande encore comment des survivants pouvaient rester après la canonnade.

Un grand fossé avait été creusé, il séparait les belligérants. Tous les quinze mètres se trouvait un poste de garde occupé par un soldat allemand. La relève était assurée toutes les deux à trois heures, mais suite aux pertes subies par l'armée allemande, il n'y eut presque plus de relèves et naturellement au cours de la nuit, les gardes devenaient de plus en plus pénibles. Un soir, pendant que je me fus endormi quelques minutes, mon fusil calé à côté de ma tête, un officier allemand me vit et ne trouva rien de mieux que

... d'appuyer sur la détente du fusil. Je me réveillai en sursaut bien sûr mais j'y perdis une bonne partie de mon ouïe à l'oreille droite.

Des trous étaient aménagés tous les 25 m dans lesquels on plaçait les mitrailleuses pour contrer les offensives adverses. Deux jours après avoir pris position dans un de ces postes de tir, le Feldwebel (le sergent major) passant une inspection, il me reprocha de ne pas tirer suffisamment. Je lui répondis que si. Il me rétorqua qu'autour de ma mitrailleuse, il n'y avait que peu de douilles vides par terre. Sur ce, le soir, je fis le tour des postes de tir et je mis dans mon casque toutes les douilles vides que je pus trouver et je les dispersai près de ma position. Trois jours après, un autre officier me fit le reproche que je tirais de trop et que j'allais me faire repérer.

Ce front a tenu ainsi pendant 8 mois. A la fin, il ne restait plus aucune pierre l'une sur l'autre dans la ville de Krimskaya. Puis les troupes allemandes se replièrent vers la Crimée.

Je me retrouvai à Nikopol*.

J'eus une courte permission d'une quinzaine de jours. C'était vers la fin août. J'hésitais à repartir. Un oncle qui était éclusier à Dessenheim sur le canal du Rhône au Rhin voulut me faire partir en Suisse sur une péniche. C'était dangereux pour le passeur et cela pouvait apporter de gros désagréments à mes parents.

Aussi, à contrecœur, je décidai de retourner sur le front. Je partis avec un jour de retard. Un premier contrôleur dans le train me fit déjà la remarque. Arrivé à Munich, je traversai la ville en ruine suite à un bombardement récent. De chaque côté de la rue il y avait des monceaux de gravats, par endroit de plusieurs dizaines de mètres de hauteur. Je rejoignis Garmisch-Partenkirchen où ce jour de retard fut aussi constaté. J'eus la chance de ne pas être traduit en Cour Martiale dont le verdict aurait été rapidement exécuté. L'officier barrois me fit juste la remarque que je voulais certainement attendre les « Tommy » ...

Arrivé au front, ce dernier s'était déplacé en Ukraine à Nikolaïew*.

Là, de nuit, transportés sur des camions et des chars, on nous déposa à nos postes de combat, deux soldats par cavité. Tous les emplacements ne pouvaient même pas être occupés par manque d'effectif. L'aube venant, j'essayai de me repérer en sortant discrètement ma tête de mon trou, aussitôt des balles sifflèrent à mes oreilles. Dix minutes peu plus tard je refis une nouvelle tentative mais casqué cette fois et très lentement. A peine m'étais-je un peu redressé qu'une nouvelle balle fut déviée par mon casque. Je restais dans mon trou. Quand mon camarade se réveilla pour la relève, je lui fis part qu'en face se trouvait un tireur d'élite avec une lunette de tir et qu'il fallait faire très attention. J'avais à peine terminé que mon compagnon retomba sur moi, mortellement touché par une balle en pleine tête. Je l'allongeai par terre et je restais près de lui toute la journée ne pouvant quitter mon poste, tout déplacement se révélant trop dangereux..

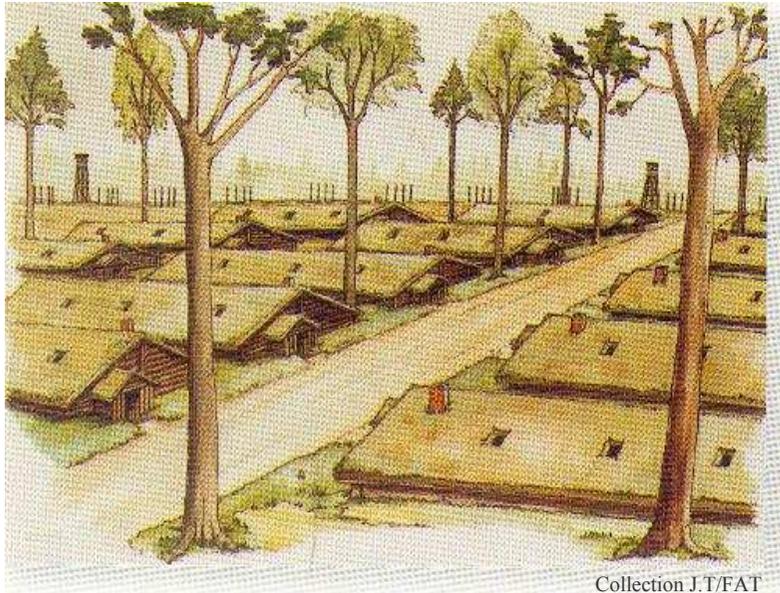


Quelques jours plus tard, je ne vis pas un char arriver dans mon dos. Je me rendis compte de ma fâcheuse position quand des balles giclèrent près de moi. Je me couchai au fond de ma tranchée. Le char continua d'avancer et passa sur ma position dans le but de m'écraser...

Les combats continuaient... Plusieurs fois je fus le seul survivant de ma section.

Je fus blessé à l'épaule par une balle. C'était en mars 1944. On me rapatria d'abord d'Odessa à Galati*(Roumanie)

près du Danube par avion. Puis deux bateaux à vapeur (l'Hélios et le Jupiter) prirent en charge les blessés. Pendant le trajet, j'assistais à un premier bombardement allié qui avait visé un train de munitions qui explosa. Tout le rivage était en feu (la voie ferrée longeait à cet endroit le Danube qui était en crue à ce moment là). Mon bateau partit en travers pour accoster sur l'autre rive. A midi, les avions étaient revenus pour s'attaquer aux bateaux. Le personnel médical s'enfuyait. Comme je pouvais marcher,



Collection J.T/FAT

Aspect du camp de Tambow : les baraques sont semi-souterraines.

je courus me protéger derrière de vieilles fondations sur le rivage, ce qui m'épargna.

Les bateaux ne purent continuer car le fleuve avait été miné. En effet un bateau qui précédait le mien un kilomètre en amont, avait sauté sur une mine. Mon périple continua dans un convoi de blessés qui dut s'arrêter souvent. Je fus hébergé à Goïsern, village près du Danube, dans des maisons qui avaient appartenu aux Juifs.

Après ma guérison, retour au front en Slovaquie dans les Carpates.

Je faisais des projets d'évasion avec un autre copain alsacien mais l'espace au-delà des barbelés était miné. En même temps je remarquai que des chars avaient roulé sur les mines en les faisant exploser, alors pourquoi ne pas tenter notre chance en espérant ainsi que le passage serait déminé.

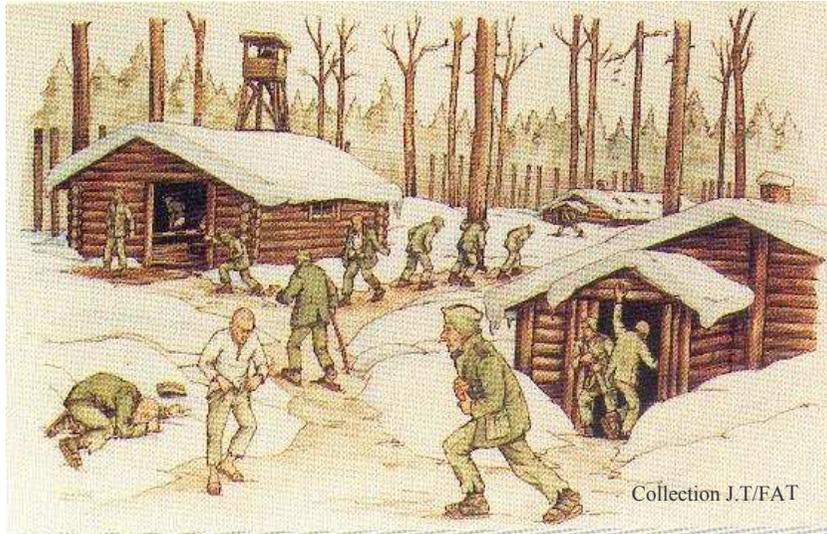
Près de Silva, j'ai donc déserté de l'armée allemande le 10 décembre 1944 pour me rendre aux Russes.

Les premiers soldats russes me fouillèrent, éparpillèrent mes maigres affaires sur le sol. Je voulus ramasser mon mouchoir, une photo de famille ainsi que ma cuillère. Un russe la prit et me l'enfonça en l'écrasant contre ma gorge. Un autre était prêt à m'abattre.

Arrivé derrière les lignes russes, un commissaire du parti, avec son bonnet de fourrure noir et rouge, m'emmena en m'assénant des coups

de pieds dans le dos et des coups de crosse de revolver dans la nuque. Je me vis souvent en point de mire d'un fusil. Arrivé au quartier général, je me fis reconnaître comme « Frantzous ». Mal m'en a pris, un officier russe voulut m'abattre sur le champ mais un autre dévia l'arme. Les français étaient mal vus car parfois des compatriotes s'étaient portés volontaires pour combattre dans l'armée allemande.

Je séjournai ensuite dans un premier camp russe en Pologne. Pour y parvenir je dus marcher 250 km dans la neige et le froid. Le convoi était encadré tous les dix mètres par un soldat russe. Après ma blessure, j'étais revenu au front, habillé d'une tenue quasi neuve. Je vis un des gardes russes, qui marchait à côté de moi, très mal chaussé car ses doigts de pied sortaient de ses chaussures, me regarder. Je compris assez vite que ce dernier convoitait mes chaussures et que mon intérêt était de les échanger...



Procession ininterrompue vers les baraques des latrines collectives. La diarrhée et l'incontinence tourmentaient tous les prisonniers de nuit et de jour.

Notre camp était une vieille garnison qui avait brûlé et dont ne subsistaient plus que les murs. Même pas de toit correct et nous étions en hiver... Nous étions plus de 4000 prisonniers. Assis par terre dans des salles, la neige et le vent s'engouffraient par les fenêtres...

Notre nourriture se composait de betteraves gelées qu'on faisait cuire dans de l'eau mais sans graisse ni autre ajout. La « marmite » pour la cuisson avait été fabriquée à partir d'un vieux tonneau d'essence qui

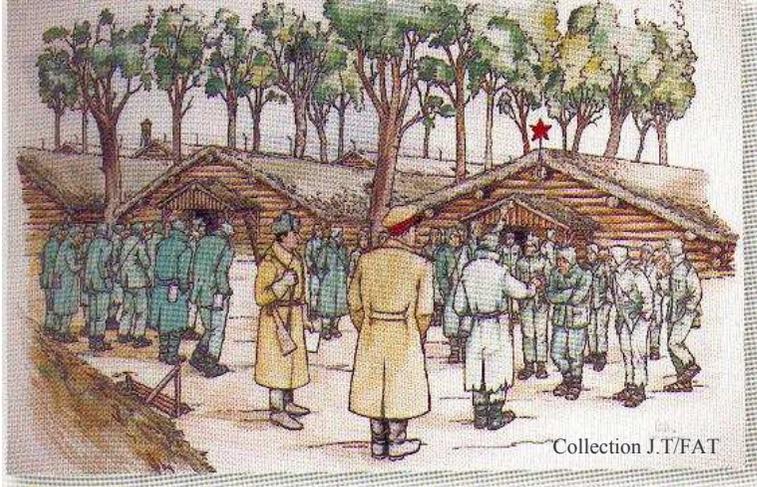
avait été coupé en deux. Nous disposions à deux d'une petite gamelle de 15 cm sur 10 qu'on nous remplissait de cette « soupe » pour toute nourriture. Un moment, nous obtînions un surplus dans notre « alimentation »: des cadavres de chevaux qui avaient été retrouvés gelés. C'était encore une odeur plus infecte. J'étais de plus en plus affaibli à tel point que je figurais sur la liste des prochains prisonniers à devoir être hospitalisés.

Ce qui permit notre survie vers le printemps, c'était de pouvoir former des groupes capables de rechercher des orties et d'en faire une soupe. On mangeait même l'herbe qui poussait dans le camp. On alla jusqu'à passer les mains sous les barbelés pour en récupérer un maximum. Un jeune soldat russe abattit... ceux dont la main allait trop loin... sous le grillage.

Enfin la fin des combats était annoncée, je pensais pouvoir enfin rentrer chez moi, mais ma détention se poursuivit pendant quatre mois dans le camp de Tambow où il est vrai, les conditions étaient un peu meilleures mais encore très lamentables alors que la guerre était officiellement terminée. C'est là que j'ai rencontré André Grass.

Le 15 septembre, je partis de Tambow* en train. Au bout de trois semaines de voyage, je fus remis avec d'autres aux Anglais qui nous donnèrent des habits neufs.

Mon trajet retour se fit dans des camps de récupération où nous percevions régulièrement des paquets et des affaires personnelles de la Croix Rouge. Hanovre, Bruxelles, Valenciennes, Metz et Strasbourg furent mes étapes avant le retour à Niederhergheim.



Répartitions des effectifs pour les équipes de travailleurs.

M. André GRASS

Au cours de l'année 1943, je me trouvais à Eugskirchen près de Bonn dans le cadre du R.A.D.. Je participais à la construction de positions anti-aériennes. J'ai pu rentrer chez moi en raison du décès de ma mère et j'y suis resté jusqu'en automne.

Le 1er novembre 1943, je fus incorporé dans la Wehrmacht à Zwickau. Mes classes durèrent huit jours. Lors de la destruction de Leipzig, à Noël, je participais à la recherche des morts dans les décombres et j'aidais à les enterrer dans des fosses communes. Plus de la moitié de la ville avait disparu.

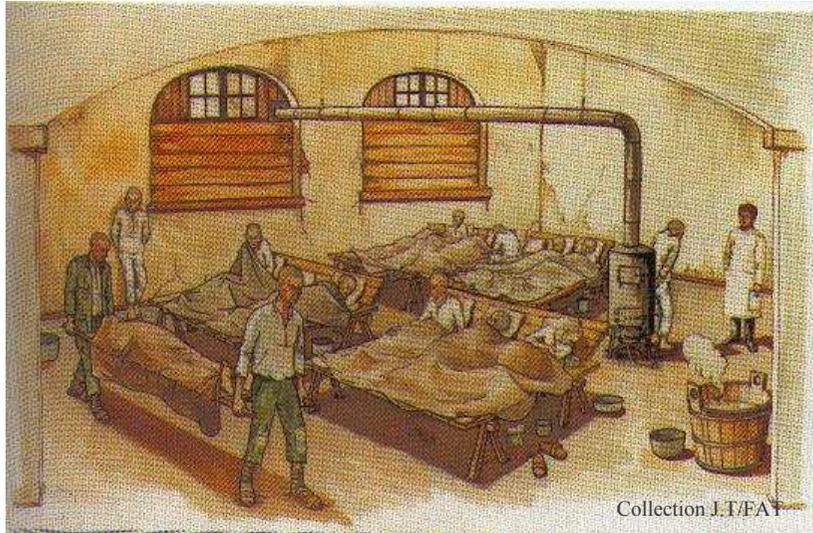
Fin mai 1944, je reçus l'ordre de partir à Lodz. Je logeais dans un hangar à côté d'une usine sucrière. Je me souviens que pour améliorer mon repas, j'avais cueilli des cerises. Rentrant au casernement avec des cerises plein les poches, je fus interdit de sortie. Le soir même, je fis le mur pour aller au cirque mais par malchance le sergent major qui m'avait puni, me vit et m'assigna huit jours de prison.

Je n'eus pas à les faire, car le lendemain ce fut le départ vers le front en passant par la Tchécoslovaquie et la Hongrie. A Budapest, tous les ponts avaient été bombardés et détruits. Mon itinéraire passa aussi par Bucarest. J'ai souvenir d'une ville en Moldavie où les rues portaient, toutes, des noms de villages d'Alsace. Arrivé au fleuve Dniepr (fleuve de 1950 km de long qui draine la Biélorussie, la Russie et l'Ukraine, qui passe par Smolensk, Kiev et s'écoule par Odessa dans la Mer Noire), ce fut la ligne de front. D'un côté du fleuve les Allemands, de l'autre les Russes. Cette période se passait dans des tranchées. Pour amé-

liorer notre confort, j'avais aménagé le long de la tranchée, en creusant, une banquette pour dormir et mis des poutres en travers comme toiture et protection. Les tours de garde furent tellement astreignants qu'un soir où je m'étais endormi, un obus de mortier éclata près de moi et souffla toutes les poutres. Je me réveillai peu après en voyant mon abri découvert mais je n'avais rien entendu.

Plusieurs fois les Russes construisirent un pont en une nuit pour essayer de traverser le fleuve. Comment le faisaient-ils car le fleuve était de taille comparable au Rhin ?

Finalement les troupes russes contournèrent la position allemande en la prenant en tenaille. A plusieurs reprises les troupes allemandes réussirent à sortir de cet étau mais aussitôt ils étaient à nouveau encerclés par les chars et les fantassins russes. Il y eut plusieurs attaques et contre attaques.



Par peur d'épidémies de typhus pouvant se propager aux gardiens, les malades graves furent transportés par les plus grands froids à " l'hôpital annexe" de Kirsanov, deux salles aménagées dans une école à 90 km de Tambow. On y expérimenta le sauvetage des sous-nutris à l'aide de piqûres de glucose.

Je fus blessé par un éclat d'obus dans le dos. M. Émile Haegy d'Oberhergheim, qui était dans la même compagnie, m'a extrait l'éclat avec un couteau.

Pour nous échapper, notre première idée était de prendre des chevaux puis nous avons décidé de nous cacher dans le maïs. Finalement nous avons été faits prisonniers.

Nous étions des milliers de prisonniers rassemblés

sur un terrain en forme de cuvette à attendre l'ordre de marche. Pour ne pas avoir trop froid la nuit, chacun se couvrait avec de l'herbe ou des roseaux qui étaient vite subtilisés par un voisin durant le sommeil.

Je dus finalement aller travailler dans les mines de charbon en Sibérie. Pendant le trajet, le plus dur était la soif, 10 jours sans recevoir à boire. Dès qu'un puits se présentait, tous s'y jetaient et y buvaient plus que de raison, certains moururent écrasés par les autres. Une autre fois, alors que le groupe de prisonniers contour-nait une propriété, je subtilisai une casserole qu'une femme avait entreposée près d'un puits avec une mixture blanche à l'intérieur (était-ce de la lessive?). Je la renversai, remis de l'eau et rapportai la casserole à toute vitesse car la femme qui m'avait vu, criait, mais je ne perdis pas une goutte de ce précieux liquide.

Puis un jour, la dysenterie se déclara. Peu de temps après, je n'avais plus qu'une quarantaine de kilogrammes comme sept autres alsaciens qui

furent jugés intransportables. Heureusement, j'avais comme collègue, un médecin viennois. Nous nous entraidions et ce dernier me fit des ponctions de sang car ma plaie, due à l'éclat, s'était infectée à tel point que je ne pouvais plus m'asseoir. C'était à cette période, qu'un jour je trouvai un nid avec des oisillons et que je me fis une bonne grillade...

Une femme, médecin, me jugea rapidement apte au travail et m'envoya dans une autre mine. Là, un jour sur deux, mon équipe formée de douze prisonniers tournait un treuil pour remonter par une galerie les wagonnets de la mine, le lendemain c'était à notre tour de les remplir. Après le travail, chacun avait le droit d'emporter un bloc de charbon pour le chauffage ou pour se chauffer le repas qui était satisfaisant en quantité.

Un jour, on me demanda de ne pas descendre travailler. Je refusai tout d'abord mais peine perdue, on me donna comme ration un gros

morceau de pain et une énorme sauce pour la route et en avant... Je fus dirigé vers un autre camp. Là, nous servions de manœuvres à des femmes qui maçonnaient. Pendant ce temps, les enfants s'amusaient, du haut des murs, à uriner sur nous.

Puis vint le départ vers Tambow. Quatre jours sur des wagons remplis de charbon et un seul jour dans un wagon à compartiment. Dès que le train s'arrêtait, nous nous fîmes à manger. En cours de route, je vendis mes habits pour me faire un peu d'argent avant l'arrivée au camp.

Dans le camp, je séjournais quinze jours ou trois semaines. Une fois je fus puni car je sortis des baraquements la nuit pour me débarrasser des poux et des morpions. Je fus de corvée de WC et quelle corvée : remplir et transporter à deux un bac rempli d'excréments divers, pour le verser à l'extérieur du camp et cela à plusieurs reprises. Le transport se faisait dans des bacs identiques à ceux de la photo pour la soupe.

Je partis quelques temps avec le commando qui devait extraire de la tourbe. Départ 3 h du matin, plus de 4 km de marche, retour en cours de l'après midi pour manger une soupe dans laquelle flottaient quelques têtes de poissons. Parfois nous rapportions de notre sortie quelques grenouilles que nous mettions dans cette eau chaude.

Les orties amélioraient aussi la soupe quotidienne.

Je revins à Tambow où j'ai rencontré Antoine Furstenberger.

Je partis avec le dernier transport pour arriver à Wolfsburg* où je fus remis aux Anglais. En Pologne je me souviens qu'on nous offrait du pain et de la confiture.

Je suis rentré en passant par la Hollande et la Belgique.

Entre temps mes parents avaient eu un avis que j'étais porté disparu..., quelle ne fut pas leur heureuse surprise de me voir revenir...



Des porteurs vont chercher la soupe à la cuisine.

D'autres souvenirs me restent.

Tout fut bon pour avoir des avantages ou remercier un copain pour une aide quelconque. J'échangeai mes chaussettes afin de fournir du tabac à mon copain par exemple.

Je reçus un jour trois œufs en échange de mines de crayons que je faisais passer pour des pierres à feu. Mal m'en pris car les œufs étaient avariés et j'en fus très malade... Parfois je quémandais des oignons ou des pommes de terre, la population polonaise faisait le maximum pour les prisonniers.

M. Léon GRASS

Originaire de Niederhergheim, à deux ans, au décès de ma mère, ma tante me prit chez elle à Nancy. Je ne parlais que l'Alsacien. A la déclaration de la guerre en 1939, je me suis porté volontaire dans l'Armée Française pour la durée de la guerre. Je fis mes classes pendant trois mois dans le 10^{ème} régiment d'artillerie à Rennes, spécialisé pour l'artillerie anti-char. En 1940, je fus envoyé au front dans la pointe de Givet, près de Charleville Mézières. Nous étions en poste dans une forêt, sans munition, sans affaire personnelle, (le convoi s'étant égaré), avec peu de formation, sans même savoir à quoi ressemblait un Allemand. C'est là que je vis mon premier mort, un soldat français dont le corps avait été sectionné en deux près d'une mitrailleuse antichar.

Au moment de repartir du secteur de la Meuse pour une nouvelle destination inconnue de moi-même, j'obtins ma dernière ration de pain blanc. Je n'en revis plus avant longtemps. Les Allemands avaient la maîtrise des collines environnantes. Je fus fait prisonnier et je retournai dans un camp près de Charleville Mézières. Nous étions enfermés dans le manège de la gendarmerie.



Photo du camp d'Allenstein, le stalag 1B

Le lendemain, départ vers Ouarq. Là à l'entrée du bâtiment, un soldat allemand nous a pris par les poignets et nous a obligés à déposer nos montres dans un sac. Puis notre trajet nous fit passer par Bouillon (Belgique) avant d'arriver en Allemagne à Limberg* (frontière tchécoslovaque). Nous étions exposés sur la place Pittsburg, la population circulait entre les rangs de prisonniers, des femmes nous crachaient à la figure. Un vieil allemand par contre qui avait

certainement fait la guerre 1914-18, essayait de parler en français avec nous. Aussitôt un policier allemand lui asséna un coup de poing pour l'écarter.

Nouveau transport dans des wagons à bestiaux, nous étions entassés à 40, la porte légèrement entrouverte de 20 cm. Nous y avions perforé dans le plancher un trou de 20 cm qui faisait office de toilettes.



Nous avons enfin débarqué en Prusse orientale dans le Stalag n°1. C'était aussi le royaume des poux... Si on passait avec l'ongle sur le maillot de corps, des traces rouges apparaissaient, laissées par les poux écrasés. On avait soif, mais nous ne pouvions pas boire car l'eau de la région était déconseillée. Nous avons 10 minutes pour nous laver...

La journée dans le camp commençait ainsi. Tôt le matin l'appel, puis une à deux heures après, arrivait le café. Il était tellement mauvais qu'un jour je l'ai jeté ostensiblement. Aussitôt, comme peine, j'eus droit à trois jours de corvée de nettoyage des latrines. Le balai brosse servait à cette dernière activité comme à laver les habits. Pour midi, voilà la soupe aux betteraves et une tranche de pain noir d'un cm d'épaisseur. Ce pain, le Kumis, nous devions le partager en huit avec... une cuillère pour tout instrument tranchant.

Avec mon copain Choimet, nous nous sommes portés volontaires dans un commando de travail en espérant obtenir une ration supplémentaire. Il fallait transporter des balles de laine de verre. Nous étions tellement irrités dans le dos le soir même, que nous avons vite abandonné ce travail.

On s'était à nouveau proposé pour travailler dans une ferme car je ne pe-sais plus que 46 kg. Nous avons dû marcher longtemps avant de remonter dans un train à la gare d'Allenstein* pour repartir vers Treuburg*, tout proche de la frontière russe.

Nous avons été employés dans une énorme domaine «Gertruden Hof» avec plus de 600 bêtes à cornes. Pour éviter des évasions nous devions rendre chaque soir nos chaussures et nos pantalons. J'y exerçais aussi mon métier de coiffeur. Peu à peu j'appris quelques rudiments d'allemand mais cela ne me permettait pas de converser. Pour soulager mon ami Choimet refroidi, je lui ai posé des ventouses avec des pots en verre récupérés et en brûlant des feuilles de papier à l'intérieur... Personne ne connaissait cette méthode de soin. Tous me regardaient avec étonnement mais ce fut efficace.

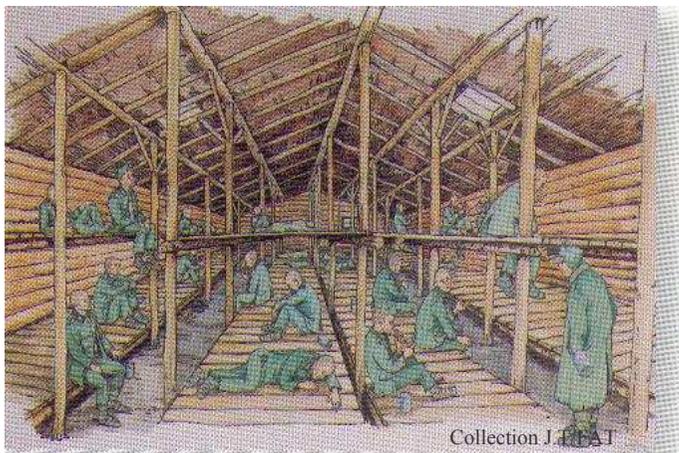
Lors de mon départ de ce camp, je perdis sa trace. Quel ne fut pas mon étonnement en mai 1993 d'être destinataire d'une lettre de cet ami, venant de Bretagne, qui me recherchait. Naturelle-

ment notre première rencontre fut teintée d'une grande émotion et nos contacts perdurent depuis.

Revenu au Stalag n°1, vu que j'étais né à Colmar, on m'avertit que je pouvais rentrer car j'étais considéré comme d'origine allemande. Mais avant le retour nous devions visiter dans ce secteur un monument composé de sept tours avec les cercueils de Hindenburg et de son épouse. Les Russes l'ont démolit lors de leur avancée quelques mois plus tard.

Du jour au lendemain, on m'a dit « Abfahren » et j'ai obtenu ma ration pour deux jours. Aussitôt je l'ai mangée entièrement. Bien m'en a pris car peu après mes camarades, qui avaient conservé la ration, ont été obligés de la redonner. Sur le trajet de retour vers Strasbourg, lors des arrêts dans les gares, on nous servait de la soupe.

Pendant quelques semaines je travaillais, comme manœuvre à la construction de l'écluse n°5 à Dessenheim sur le canal du Rhône au Rhin.



Intérieur d'une baraque de grande capacité: les prisonniers attendent la distribution de la soupe.

Un jour, je fus convoqué par la Gestapo à Colmar, en face de l'actuelle Cour d'Appel. Je m'y rendis et un officier allemand m'interrogea en se faisant aider d'un interprète. Je constatai qu'il disait tout autre chose que les questions posées par l'officier. Je pris soin de ne répondre qu'aux formulations données par l'interprète. On me dit de rentrer chez moi. A la sortie de la Kommandantur, le portier me parla ainsi : « Les temps vont bientôt changer ». Je lui répondis que je ne comprenais pas. Toute autre réponse m'aurait certainement orienté vers un camp de travail.

Puis je travaillais aux mines de potasse pendant deux ans.

C'est en 1943 que je fus incorporé de force à Dresden. Je fis semblant de ne rien comprendre en allemand (c'était vrai en partie) et je répétais régulièrement « Nichts verstehen »

Dès qu'on me donnait un ordre, je demandais aux camarades de traduire.

Nous couchions par terre dans la paille. Nous avions donné nos habits civils aux Polonais qui n'avaient rien. Je me souviens d'un homme unijambiste qui pelait les pommes de terre avec une cuillère qu'il avait aiguisée d'un côté.

Que dire des canons « Ratchbom » dont on entendait l'obus venir et exploser en même temps qu'on entendait la détonation de son départ. Certains canons russes étaient servis par des femmes. Pour ma part j'étais artilleur sur un canon de 220 tiré par douze chevaux. Les canons étaient séparés en deux pendant le transport: l'affût et le canon. Lors des déplacements, nous dormions parfois tout en marchant en nous accrochant au canon.

En février 1945 j'ai eu les doigts des pieds gelés. Au fur et à mesure de la progression des troupes russes, les blessés furent évacués, j'aboutis à Pillau au bord de la Mer Baltique. Un infirmier alsacien me donna un vaccin antitétanique, c'est tout ce qu'il pouvait faire pour moi. Je fus embarqué sur un bateau. Or j'avais une peur bleue de l'eau. La traversée dura quatre interminables journées et je fus débarqué à Sassnitz* (Nord de l'Allemagne) puis transféré dans un hôpital à Pfarrkirchen*, près de la frontière autrichienne, où j'ai été opéré.

Quelques jours plus tard, je fus libéré par les Américains. Je décidai de rentrer par mes propres moyens. Je transitai encore par plusieurs camps dans lesquels des soupes aux choux étaient l'alimentation principale et où souvent les poux régnaient en maître. Transitant par Heidelberg et passant la frontière à Kehl, toujours sur des béquilles, je pus enfin retourner chez moi.

M Gilbert JECKER

A quoi lui fait penser le contenu d'une cuillère à café ?

A sa ration quotidienne de pommes de terre dans les périodes difficiles.

Tout commença le 10 juin 1944 quand je fus engagé à la R.A.D.. J'ai passé 10 jours à Glauchau* en Saxe puis dans le camp paramilitaire de Hoyerswerda* en Silésie. Aujourd'hui c'est le lieu où il y a le plus d'installations nucléaires d'Europe, construites par les Russes. Nous travaillions plus ou moins durement pour installer les grands canons (Flack et Pack).

Pour ce faire notre instrument de travail était une pelle-bêche munie d'un pic. Elle faisait aussi office de fusil pour les exercices pratiques de maniement d'armes. C'était un spectacle d'ailleurs très beau à voir, vu que la bêche luisait comme un miroir. Nous étions tous traités comme des chiens. On appelait ces manoeuvres le cirque Hierl, du nom du chef qui dirigeait l'ensemble des camps de la R.A.D. du 3^{ème} Reich. C'était un officier nazi, un grand officier peut-être, mais qui nous horrifiait.

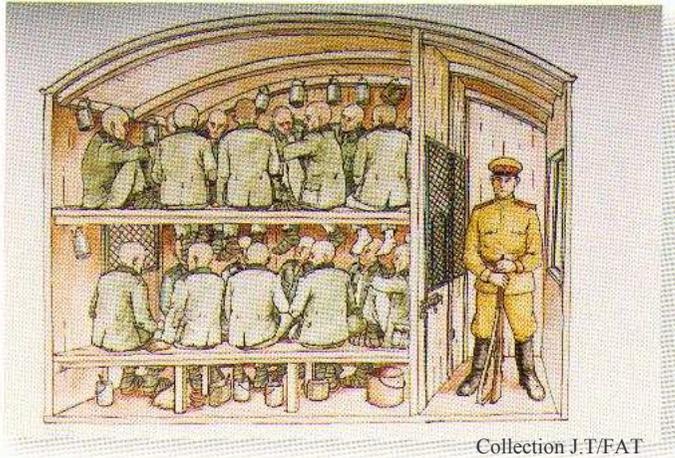
Cette formation dura deux mois avant l'envoi en Hollande dans la région d'Arnheim-Neuweyer. Nous y étions que la journée, et le soir nous étions cantonnés à une trentaine de km de là, vers l'Allemagne mais partout se trouvaient des troupes allemandes. Je fus hébergé dans une famille allemande très accueillante dont le chef de famille Klaus Bungers, un monsieur déjà très avancé en âge qui connaissait, quelle coïncidence,... Niederhergheim. Il avait travaillé dans les années 30 comme chef de forage au lieu dit Dinzen. (A noter que ce secteur était très prometteur en potasse, à tel point que l'électrification à partir de Kembs avait été commencée, puis, suite à la guerre, le projet a été abandonné et les installations démontées). M. Bungers Nicolas connaissait de ce fait plusieurs concitoyens et il fut pour moi un réconfort. Pour mon travail, j'étais responsable de deux chevaux et je m'occupais de menus travaux à la ferme. J'y suis retourné 30 ans après pour mes premières vacances.

Par moment j'avais pensé m'échapper car les Anglais étaient à une quarantaine de km de là mais tous les braves me l'avaient déconseillé et ce fut mon entrée dans la Wehrmacht en novembre. Nous étions une centaine d'Alsaciens qui étions sur le chemin du retour vers Colmar quand nous fîmes demi tour vers Kolberg* (Pologne), près de la Mer Baltique, où je vis, pour la première fois, la mer. Cette belle ville de 50 000 habitants fut d'abord détruite en 1940 par les Russes, puis reconstruite pendant la guerre et démolie une seconde fois en 1945.

Là, à Gnesen*, s'en suivirent quatre semaines de formation très dures avant de rejoindre le secteur de Varsovie près de la Vistule vers le Nouvel An. Nous fûmes alors engloutis dans le brasier russe.

Il y a surtout un événement de cette sale période hitlérienne que je voudrais évoquer.

Peu avant la fin de la guerre, en revenant de Pologne, de l'autre côté de l'Oder, nous avons été récupérés par les



Collection J.T/FAT

Pendant douze jours vers un camp de prisonniers de guerre dans un wagon plombé de la G.P.U aménagé pour condamnés au goulag.

« Kettenhunde », une sorte de police S.S.. Ils nous parquèrent dans une vaste Université à Guben* sur la Neisse. Le lendemain nous devons nous regrouper dans la cour, les soldats S.S. sont venus, ils ont choisi au hasard une quarantaine de soldats de la Wehrmacht et les ont emmenés vers une destination inconnue. Le jour d'après, nos amis étaient pendus aux fenêtres de l'Université ou à des piquets. J'ai même reconnu un de mes bons copains, un bavarois de mon âge, un gars super qui n'aimait pas les Nazis mais malheureusement sa jeune vie s'est arrêtée ce jour là. C'était atroce. C'est

avec ces gestes barbares que les Nazis arrivaient à nous faire marcher. Je fus blessé au bras, sans gravité, près de Guben*.

La fin de la guerre approchait. Alors c'est nos amis russes qui se sont emparés de nous, la peur de mourir nous a quittés mais la faim et la soif, ce ne fut pas mieux.

Puis cela alla très vite, ma retraite s'arrêta à Berlin et Yvan le terrible nous apprit à goûter à sa soupe. Je fus fait prisonnier le 28 avril 1945.

Tout d'abord je séjournai à Berlin où tout fut presque pour le mieux, vinrent ensuite les périodes difficiles en Russie dans le camp de Fürstenwalde* dans lequel étaient parqués plus de 50000 hommes sans nourriture, sans rien à boire, sous le soleil, avec un seul point d'eau... attirant certes... mais contaminé par le typhus... Je fus très malade mais je ne supportai les épreuves que grâce à ma Foi. Une dame, responsable russe, me soigna, alors que j'étais atteint par la dysenterie.

Un peu rétabli, je travaillais dans une boulangerie en graissant les moules, muni d'un vieux chiffon avec ... de l'huile de vidange. Je me rappelle aussi d'une marche de 40 km faite en huit jours durant laquelle les soldats russes interdisaient à la population polonaise de nous nourrir.

Enfin, un jour je vis des officiers français me prendre en charge près de Frankfort sur Oder*.

Deux mois s'écoulèrent encore avant mon retour en France par Valenciennes où les Alsaciens étaient pris pour des Allemands, puis par Chalons sur Saône tout en devant encore supporter les poux et les morpions dans les différents centres d'accueil. Je rentrais en compagnie d'autres camarades et je suis arrivé chez moi le 19 septembre 1945 à 15 h 45.

De prime abord, mon père qui était assis dans la cour ne me reconnut pas...

Commune de Niederhergheim
 Directeur de publication : M. Gilbert MOSER
 Responsable de rédaction : M. Joseph BURGER
 Date de parution et de dépôt légal : 02/05/2005
 Prix : Gratuit

QUELQUES DATES POUR MIEUX COMPRENDRE...

Mars 1936 : L'Allemagne se réinstalle en Rhénanie
29 septembre 1938 : A Munich, Daladier et Chamberlain laissent Hitler et l'Allemagne s'emparer du territoire des Sudètes (Tchécoslovaquie)
01 septembre 1939 : Hitler envahit la Pologne.
03 septembre 1939 : La France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne : 460 000 Alsaciens sont évacués en Haute-Vienne, les Landes, l'Hérault, la Dordogne : 120 000 sont mobilisés dans l'armée française.
05 septembre 1939 : La Slovaquie entre en guerre contre la Pologne. Les USA déclarent leur neutralité. La retraite des troupes polonaises commence.
19 septembre 1939 : Les troupes polonaises capitulent, face à la Wehrmacht.
22 septembre 1939 : Capitulation polonaise, face à l'armée rouge.
18 mars 1940 : Mussolini rencontre Hitler au col du Brenner et est d'accord d'entrer en guerre.
20 mars 1940 : Le cabinet Daladier démissionne. Paul Reynaud le remplace.
10 mai 1940 : Offensive allemande à l'Ouest.
11 mai 1940 : Le Luxembourg devient allemand.
14 mai 1940 : Les Pays Bas capitulent - Offensive allemande à Sedan
28 mai 1940 : La Belgique capitule. Le roi se constitue prisonnier.
04 juin 1940 : Fin de la bataille de Dunkerque (évasion vers l'Angleterre des troupes) (338 000 hommes dont 123000 Français et Belges)
05 juin 1940 : Début de la bataille de France.
14 juin 1940 : Paris est occupé sans résistance
15 juin 1940 : L'URSS envahit la Lituanie. Les troupes allemandes investissent la ligne Maginot.
16 juin 1940 : Le Rhin est franchi à l'Est de Colmar sur un large front. Le président du Conseil Reynaud démissionne.
19 juin 1940 : Brest, Toul et Strasbourg se rendent.
22 juin 1940 : L'Armistice est signé par Pétain dans le wagon Foch stationné en forêt de Rethondes.
03 juillet 1940 : La marine anglaise attaque la marine française à Mers el Kébir et s'empare des bateaux français mouillant dans les ports anglais et d'Alexandrie (Égypte)
Juillet 1940 : Robert Wagner, Gauleiter et chef de la « Zivilverwaltung » (administration civile de la région Bade-Alsace) expulse 45 000 alsaciens juifs, notamment francophiles, tziganes, « associatifs ».
03 août 1940 : Rattachement progressif de l'Alsace-Lorraine au Reich.
16 novembre 1940 : Hitler libère 50 000 prisonniers de guerre français, mais annexe l'Alsace-Lorraine.

01 octobre - 10 janvier 1941 : On introduit le droit allemand en Alsace, la formation politique des fonctionnaires (stages en Allemagne) fut mise en place.
- Introduction de l'adhésion des jeunes (10 à 18 ans) à la «Jeunesse hitlérienne» (Hitlerjugend) qui devient obligatoire en 1942 pour les garçons. Les jeunes filles sont regroupées dans la B.D.M. (Bund Deutscher Mädel).
08 mai 1941 : Introduction du service du travail du Reich (R.A.D.) pour les jeunes de 17 à 25 ans dans la France annexée. Après le service dans le R.A.D., les jeunes filles sont obligées de rester au K.H.D. (Kriegs-Hilfdienst) (services auxiliaires de guerre) 4000 alsaciennes sont enrôlées dans les unités de D.C.A. et les jeunes garçons serviront comme Luftwaffenhelfer dans la Wehrmacht.
22 juin 1941 : L'Allemagne, l'Italie et la Roumanie déclarent la guerre à l'URSS.
21 juillet 1941 : Le gouvernement japonais envoie des troupes en Indochine.
05 octobre 1941 : La Wehrmacht poursuit les Russes au-delà de Poltava. Combats près de mer d'Azov.
07 décembre 1941 : Aggression de l'aviation nipponne sur Pearl Harbour.
13 décembre 1941 : Échec de l'opération « Taifun » sur Moscou. ½ million d'Allemands sont blessés ou tués dans la bataille de Moscou ; 1300 blindés et 2000 camions perdus.
03 septembre 1942 : La Wehrmacht réussit à avancer jusqu'au centre de la ville de Stalingrad.
03 octobre 1942 : Staline envoie 6 divisions des dernières réserves à Stalingrad.
01 janvier 1943 : Début de la retraite des troupes allemandes
08 février 1944 : La Wehrmacht abandonne Nikopol.
12 mai 1944 : Combats dans la boucle du Dnjestr.
06 juin 1944 : Débarquement en Normandie
15 août 1944 : La 7^{ème} armée américaine et les forces françaises libres complétées par l'armée Weygand débarquent ensemble sur la côte d'Azur, entre Cannes et Toulon.
31 août 1944 : L'armée rouge occupe Bucarest.
09 septembre 1944 : Début d'une entrevue Staline Churchill à Moscou sur les sphères d'influences futures en Europe. Le Général De Gaulle forme un gouvernement provisoire à Paris.
05 février 1945 : LIBERATION DE NIEDERHERGHEIM
12 février 1945 : Fin de la conférence de Yalta.
10 juillet 1945 : Début d'une offensive anglo-américaine contre le Japon.
08 mai 1945 : Capitulation allemande
14 août 1945 : Le gouvernement japonais accepte les conditions de capitulation
29 août 1945 : Les premières troupes aéroportées américaines sont déposées près de Tokyo
02 septembre 1945 : Signature de l'armistice avec le Japon sur le croiseur américain Missouri, dans la baie de Tokyo.
Fin octobre/novembre 1945 : Le gros des internés alsaciens-lorrains en Russie rentre au pays par convois d'environ 1500 libérés, mais laissant en Union Soviétique plus de la moitié de leur effectif, soit environ 17 000 morts.

Extraits Collection F.A.T. Droits réservés